

sans qu'elle daignât se déranger de sa route ! pour implorer son assistance ; nous avons réuni toutes nos voix désespérées, ne connaissant pas d'autres moyens de salut. Nous avons en outre, supposant qu'il ne nous avait point vus ni entendus, courut après lui pendant une demi-heure. Ne voyant aucun signe d'hospitalité, j'ai engagé mes hommes à se résigner à nager vers la terre. N'ayant plus d'autre ressource, nous avons nagé dans la direction, mais toujours avec succès.

« A midi, le moral se releva : nous aperçûmes un navire. Double les avions ! Le cri se fit entendre : « Nous sommes sauvés ! » A midi et demi, ce navire cargua sa grande voile, signe qu'il nous avait aperçus. C'était le capitaine Barenteau, commandant le paquebot la *Seine*, de Bordeaux, qui nous avait aperçus de sa lunette. Mais là ne se bornait point notre salut ; il fallait que ce fût un homme aussi capable, et qu'il fit si bonne manœuvre pour pouvoir réussir à nous embarquer tous les onze avec une mer aussi grosse.

« Nous devons donc la vie à cet honnête homme, qui, après nous avoir recueillis, nous a procuré des effets, puisque la majeure partie de nous se sont sauvés presque nus. Ce digne capitaine nous a débarqués le 8 au soir au Havre. Pendant le temps que nous avons été à son bord, il a été aux petits soins pour nous, et s'est souvent privé pour nous procurer ce dont nous avions besoin. Nous serions heureux de pouvoir lui en témoigner notre gratitude, et de le recommander à la bienveillance du Gouvernement. »

— On lit dans le *Moniteur parisien* du 9 avril :

« Le projet de loi sur l'instruction secondaire a été revêtu hier de la signature royale. Il sera présenté à la chambre des députés dans la séance du lundi 12, par M. le ministre de l'instruction publique, en même temps que le projet de loi sur l'instruction primaire. »

— On écrit de Luçon (Vendée), le 27 mars :

« Un ouragan épouvantable, qui a eu lieu dans la nuit du 25 au 26 de ce mois, a démolé une partie de la voûte de notre belle et antique cathédrale, qui avait depuis bien des siècles résisté aux terribles coups de vent de sud-ouest. Le magnifique jeu d'orgues s'est trouvé abîmé dans cette chute, ainsi que toutes les belles sculptures en bois qui le décoraient. Le vent a été si violent, que le coq qui surmontait la flèche, et qui devait peser au moins de 25 à 30 kilogrammes, a été enlevé et jeté à plus de 300 mètres. Le drapeau tricolore en tête, qui se trouvait aux basses galeries de la flèche depuis la Révolution de Juillet, et qui était maintenu par trois barres de fer dont chacune avait au moins 12 ou 13 centimètres de tour, a été arraché, et est allé tomber à plus de 300 mètres dans la cour d'un habitant, qui a été fort surpris de trouver chez lui cet étendard national. Heureusement il n'y avait alors personne dans l'église ; car autrement, que de malheurs de plus à déplorer ! On estime à 40,000 ou 50,000 fr. au moins le dommage causé par cet ouragan. »

#### ANGLETERRE.

*Chambre des Lords*—29 avril.—Lord Brougham présente une pétition des habitants de Liverpool qui se plaignent de nouveau de l'émigration toujours croissante des pauvres Irlandais dans leur ville. Ils demandent que le gouvernement prenne des mesures pour secourir les pauvres d'Irlande par tous autres moyens que ceux proposés par la loi aujourd'hui en discussion. Le noble lord demande si le gouvernement se propose d'adopter enfin des moyens efficaces pour délivrer le pays du fardeau que fait peser sur lui le paupérisme irlandais. Le marquis de Lansdowne répond qu'il ne croit pas que le gouvernement soit préparé à présenter un projet de loi tel que le réclame lord Brougham.

Le marquis de Lansdowne propose ensuite la seconde lecture du *Poor Relief (Ireland) Bill* qui est adoptée après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres et entre autres l'archevêque de Dublin qui trouve l'occasion de remercier les souscripteurs de l'Angleterre, des États-Unis, et du Canada de leurs généreuses offrandes.

— Dans une courte séance, la chambre des lords a expédié quelques bills d'intérêt local.

À la chambre des communes, le bill qui a pour objet d'instituer une taxe des pauvres en Irlande a été lu pour la troisième fois, et par conséquent adopté.

— On a reçu à Londres la nouvelle que le sultan, instruit de la détresse de l'Irlande, a souscrit pour mille livres sterling en faveur des pauvres de ce pays, et a chargé M. Wellesley de la remise de cette somme.

— Dans la chambre des communes, lord John Russell a demandé une allocation de 100,000 liv. st. pour être appliqués à l'éducation publique.

#### IRLANDE.

— M. O'Connell a quitté Paris le 29 mars, à cinq heures du soir ; il devait coucher à Orléans et continuer sa route par Lyon et Marseille. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que les médecins qu'il a consultés espèrent que sa forte constitution triomphera de l'extrême fatigue qu'il éprouve en ce moment, et qui le condamne à un repos absolu. La maladie de O'Connell est surtout dans son âme. Cet esprit si admirablement trempé, et qui a conduit avec tant de persévérance et d'énergie une si vaste entreprise, n'a pu résister aux maux dont l'Irlande est accablée, et son vigoureux tempéramment en a reçu le contre-coup. Nous avons moins remarqué hier sur ses traits les signes de la douleur physique que l'expression d'une tristesse auguste et profonde.

Avant de partir, M. O'Connell a témoigné de nouveau combien il avait été touché de la démarche du Comité. Dans quelques entrevues particulières, il a parlé des affaires de la religion en France en homme qui les connaît parfaitement. Toutes ses paroles nous ont comblé de joie et d'espérance. Il a surtout applaudi à la conduite que nos amis ont tenue lors des dernières élections, nous encourageant à persévérer dans cette voie, qui finira par allier tous les catholiques, sans distinction de parti, et qui, nous mettant en possession de la liberté religieuse, donnera du même coup, à la liberté politique ses plus sûres et ses plus invincibles garanties.

#### ESPAGNE.

— L'insurrection carliste se rapproche de plus en plus de Madrid. Le cabecilla Montejó se trouve avec une forte bande au pied de la sierra de Gata ; quelques-uns de ses hommes ont paru dans les environs de Cuenca et de Cáceres. On annonce la présence de guérillas insurgées dans les provinces de Tolède ; enfin, des agents montemolinistes sont venus faire des enrôlements jusqu'aux portes de Madrid. Le Gouvernement s'est alarmé de ce voisinage au point de faire sortir de la capitale, dans la soirée du 24 mars, une forte colonne d'infanterie et de cavalerie qui, sous les ordres d'un colonel d'état-major, va parcourir toute la capitainerie-générale de la Nouvelle-Castille.

A Vigo et Santiago ont éclaté des troubles d'une autre nature : il s'agissait d'empêcher l'embarquement des grains sur plusieurs navires anglais en chargement dans ces ports. A Vigo, l'*ayuntamiento* a pris sur lui de prohiber provisoirement ces exportations ; il en est résulté, de la part des intéressés anglais, des réclamations très-vives qui n'ont pas tardé à être appuyées par la présence d'une frégate britannique.

— L'*Eco del Comercio* annonce qu'Isabelle a accueilli avec une joie indécidable la demande de l'ancien ministre exilé. La jeune reine aurait appelé sans perdre de temps, le président du ministère, et lui aurait dit :

« Voici la demande d'Olozaga, j'ai décidé qu'il reviendra s'asseoir au banc des législateurs. Cet acte ne serait pas constitutionnel, si je ne prenais l'avis de mes conseillers ; mais cette affaire tenant à une cause qui m'est personnelle, je crois pouvoir la résoudre moi-même. »

Le ministre répondit qu'il ne demandait pas mieux que de rendre à sa patrie un sujet si estimable, mais qu'il était indispensable de traiter l'affaire dans le conseil.

« Bien, reprit la reine, que le conseil traite donc cette affaire comme il lui conviendra ; mais je veux qu'il sache que je suis la première à être en harmonie avec tous les Espagnols (estar en armonia con todos los españoles), et que, lorsqu'on me demande quelque chose, sans s'adresser auparavant au conseil, je le résous selon que me le dicte mon cœur. »

Sous le titre de *conspiration de palais*, l'*Eco* raconte une scène qui aurait eu lieu dans l'appartement de la reine et qui aurait amené l'arrestation de deux personnes attachées au service de S. M.

Parmi les nombreuses destitutions qui ont marqué l'avènement du nouveau ministère, celles de la marquise de Santa-Cruz, première dame d'honneur, et de M. Egano, intendant de la liste civile, ont été celles qui ont produit le plus de sensation. On prétend que, ne tenant aucun compte de l'ordonnance qui les destituait, M. Egano et la marquise de Santa-Cruz se sont présentés jusque dans le cabinet particulier de la reine, pour lui demander s'ils devaient ou non sortir du palais, et cesser leurs fonctions.

#### MEXIQUE.

— Une correspondance, datée de Jalapa, quelques jours avant la bataille du 18 avril, s'exprime ainsi. « Il est impossible, que les Américains forcent le passage du Cerro Gordo, et dans ce cas, ils entrèrent à Jalapa ; nul doute à cet égard. Mais si le général Scott fait un pas au-delà de cette ville, il n'y aura pas d'épithète assez forte pour qualifier sa témérité, je dirais presque sa folie. A peine hors de Jalapa, il va se trouver aux prises avec des difficultés auprès desquelles celles qu'il a vaincues jusqu'ici ne sont rien. Pour arriver à Perote, il lui faudra traverser un pays montagneux et dans lequel se trouvent quatre ou cinq passages dix fois plus abruptes que celui de Cerro Gordo ; entre autres le fameux défilé de las Bigas. Après Perote, qui est lui-même une position des plus fortes, recommencent de nouvelles montagnes, de nouvelles gorges, dans lesquelles son armée à vingt chances d'être écrasée. Ainsi son danger ira s'accroissant à mesure qu'il avancera. Ceci est d'autant plus sérieux et plus vrai que les Américains n'ont plus affaire aux habitants apathiques et presque sans patrie du Rio Grande. Sur la route qu'ils parcourent, ce sont les vrais enfants du Mexique qu'ils vont trouver, et plus ils se rapprocheront du cœur du pays, plus ils auront à combattre le sentiment du patriotisme et la haine innée de la race espagnole contre la race anglo-saxonne. Et en admettant même qu'ils parviennent à surmonter tous ces périls, les obstacles semés sous leurs pas auront assez retardé leur marche pour qu'en débouchant dans la vallée de Mexico, ils trouvent les préparatifs d'une défense désespérée. »

Sans accorder à ces paroles toute l'importance que leur donne leur auteur, il faut avouer que ces considérations tendent à amoindrir les résultats de la bataille de Cerro Gordo, surtout lorsqu'on songe que, d'après la dépêche même du général Scott, Santa-Anna s'était retiré avec sept ou huit mille hommes, qui ne tarderont nécessairement pas à reparaitre sur quelque autre point.

*Courrier des États-Unis.*